

La sexuation de la science : une question purement imaginaire?

Isabelle Lasvergnas

Number 23, 1994

Critiques féministes et savoirs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002248ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002248ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lasvergnas, I. (1994). La sexuation de la science : une question purement imaginaire? *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 57-77.
<https://doi.org/10.7202/1002248ar>

Article abstract

This article addresses some of the main streams of sociological analysis concerning the scientific system as a transmitter and/or producer of discrimination mechanisms. The issue of the minority presence of women is discussed relying on the so-called "classical" approaches to the sociology of science articulated by the American School and Bordieu's theory. These readings are set against the epistemological advantages offered by psychoanalysis. The issue of a socio-symbolic inscription differentiated as a function of gender shows the body to be a vector of *différance* (Derrida) expressing an imaginary system of filiation and genealogy, and which, in the Western world, finds one of its most fundamental incarnations as science.

La sexuation de la science: une question purement imaginaire?

Isabelle LASVERGNAS

La science aurait-elle «un sexe»? relançait récemment de façon polémique F. Collin¹ en soulignant «l'impertinence», sinon la dimension «franchement dépourvue de pertinence» d'une telle interrogation, lorsque, en particulier, l'histoire des dernières décennies a démontré de manière irréversible à quel point les femmes sont en mesure de devenir les égales des hommes dès lors que les conditions politiques le permettent. Pourtant, plusieurs théoriciens, des femmes surtout, affirmeraient encore aujourd'hui que, oui, la science a un sexe.

Les études qui, en sociologie de la science, ont les premières interrogé la dimension sexuée de l'institution scientifique ne sont pas de tradition européenne. Elles ont fait l'objet d'une littérature très abondante aux États-Unis, et ce dès la fin des années soixante. Littérature dès le départ engagée, dont plusieurs des protagonistes ont considéré comme une avant-scène du combat *politique* l'urgence de penser la question de la science en relation avec la sexuation.

Je dégagerai pour ma part trois mouvements dans l'interrogation sociologique qui a abordé la question de la science sous son aspect institutionnel. Dans ces trois mouvements, je noterai d'abord deux directions théoriques qui, peut-on dire, se sont définies à l'intérieur de termes ou de paramètres «classiquement» sociologiques.

Premièrement, des analyses construites autour de la question: La science est-elle un lieu social «banal», au sens où il s'y produirait *mutatis mutandis* des contradictions semblables à celles qui marquent le reste du fonctionnement social? En d'autres termes, l'institution scientifique peut-elle être pensée comme un lieu *régional*, où s'appliquent des mécanismes d'inégalité sociale qui l'englobent en tant que sous-système?

¹ F. Collin, «Parmi les femmes et les sciences», *Autrement*, no 6, octobre 1992, p. 10-27.

Deuxièmement, des analyses qui, dirais-je, ont pris leurs racines dans la *rationalité* revendiquée par le discours de la science et, corrélativement, par l'institution scientifique en tant que celle-ci devrait viser à être la traduction «empirico-réelle» de la double — et insécable — finalité sous-tendant cette *ratio*: la recherche de l'objectivité et de l'universalité. Autrement dit, le postulat faisant de la science un système social particulier et non totalement assimilable à d'autres systèmes a défini ce deuxième courant théorique. Empiriquement parlant, on s'est attaché, à partir de l'étude des mécanismes internes (mode de sélection et de promotion, critères d'attribution de «récompense» et de reconnaissance), à évaluer le degré d'adéquation entre la finalité supposée de l'institution (la *ratio* de la science) et l'empirie formelle dont l'organisation scientifique pouvait témoigner dans la régulation des carrières individuelles et la constitution de champs paradigmatiques distincts. Ou encore, en d'autres mots, on s'est efforcé de cerner l'infiltration mutuelle de *princeps* appartenant à des registres logiques hétérogènes: la *ratio* de la science et l'ordre socio-politique².

À la fin des années soixante-dix, un troisième courant de pensée est venu s'ajouter aux deux premiers. Remanié par l'apport de la théorie psychanalytique, il a contribué à radicaliser fortement l'interrogation épistémologique déjà nourrie par le deuxième courant. De ce troisième courant complexe, et d'une certaine manière révolutionnaire dans une perspective sociologique «classique», je ne dégagerai dans le présent texte qu'une seule dimension, soit le remaniement du lien entre le sujet de la science et son mode d'inscription dans l'institution en y faisant émerger ce qui jusque-là était demeuré un point aveugle dans les deux lignes théoriques précédentes. À savoir, en particulier, l'aporie de pensée que la question de la différence des sexes inscrit dans l'ordre symbolique de représentation qu'occupe en tant que telle la science, et cela dès l'origine de la civilisation occidentale.

La question de la science en rapport avec celle de la sexuation constituera donc le propos de ce texte. Je reprendrai et discuterai ce qui m'apparaît pour ma part le fil principal de la sédimentation théorique dont cet enjeu a été l'objet dans les vingt à trente dernières années en sociologie de la science. Préliminairement je dégagerai à titre de rappel quatre temps principaux dans la manière dont le débat théorique s'est stratifié au cours de ces décennies; ces mouvements permettent, selon moi, de synthétiser les principaux paramètres à l'intérieur desquels l'idéologie discursive concernant la place des femmes dans l'institution scientifique ou leur inscription dans leur rapport à la science a pu non

² J.-M. Levy Leblond, *L'esprit de sel*, Paris, Fayard, 1981.

seulement se constituer dans un champ social large, mais également infiltrer le débat que l'institution scientifique a pu tenir sur elle-même:

- a) occultation d'une quelconque spécificité accordée à l'identité sexuelle des acteurs scientifiques dans l'organisation de l'institution de la science;
- b) présence des femmes dans l'institution scientifique pensée à partir d'un modèle général de discrimination des minorités sociales;
- c) apport des interrogations féministes de «la première génération théorique» en ce qui concerne les mécanismes de sélection;
- d) radicalisation et réorientation des explications «fonctionnelles» antérieures à partir de l'apport de la psychanalyse.

Les analyses théoriquement dominantes en sociologie de la science

En axant son analyse sur la fonction sociale de l'institution scientifique, P. Bourdieu³ au milieu des années quatre-vingt a contribué à réorienter la question des mécanismes de discrimination qui s'y trouvent mis en jeu. Pour lui, cette institution n'est *que* la traduction et la pure mise en forme empirique d'un savoir *socialement produit, puis consacré*, dans la hiérarchie des carrières, dans l'organigramme des paradigmes et dans les règles «internes» qui gèrent les conditions de participation à la production de ce savoir et à son contrôle.

Pierre Bourdieu, on s'en souvient, reprend dans *Homo Academicus* comme clé majeure d'interprétation celle-là même qu'il avait développée auparavant dans *La reproduction*. Pour lui, le système universitaire et scientifique français — le seul qu'il étudie — est bien la clé de voûte d'un mode de sélection sociale. Il aboutit à la consécration de l'ordre culturel et politique de la bourgeoisie et à la pérennisation de cet ordre par l'accès aux postes de commande des «héritiers» et de leurs «assimilés». P. Bourdieu part de cette thèse pour démontrer que les acquis culturels «de naissance» et le capital économique et symbolique des universitaires, en général nés grands bourgeois, continue à se bonifier et à s'amplifier grâce aux postes qu'ils occupent. À eux surtout l'accès aux facultés les plus prestigieuses — celles dont les traditions sont les mieux établies — et, corollairement, en surplus, l'accès aux titres honorifiques — nominations aux diverses académies des sciences, au Collège de France, à l'Institut, etc. — et aux multiples formes de reconnaissance sociale (décorations, postes de conseillers ministériels, etc.) débordant le strict cadre universitaire. Une fois bien en place, ces universitaires «nantis» cooptent à leur tour leurs

³ P. Bourdieu, *Homo Academicus*, Paris, Minuit, 1984, 302 p.

semblables en ce qui a trait aux caractéristiques de classe ou, ce qui pour Bourdieu revient au même tout en étant beaucoup plus précis, d'habitus culturels. Dans la démonstration qu'il développe, il montre que les qualités recherchées par les cooptants chez ceux qui constitueront la relève ne tiennent pas à un simple bagage intellectuel ou technique. Le savoir requis renvoie également, *sinon d'abord*, à un mode de comportement de socialité, en général transmis par le milieu familial et social de naissance. Mais il peut être acquis par imitation, ou par osmose, comme un mérite progressivement ajouté aux savoirs techniques et théoriques que donne la formation universitaire. On attend des jeunes postulants qu'ils visent à faire comme les maîtres, c'est-à-dire qu'ils «reproduisent» au sens de «dupliquer» *intellectuellement et socialement parlant*, mais plus encore, «comportementalement», par l'intériorisation d'un ensemble de manières d'être qui finissent par toucher au réflexe au point de paraître être des aptitudes «naturelles». Bourdieu nous propose donc la lecture d'un cycle de reproduction sociale insidieusement intime qui se maintient — jusque dans le système universitaire et scientifique et, plus radicalement, grâce à ce dernier — sans grande perméabilité aux changements de la scène sociale.

Si Bourdieu, au cours de son analyse, bute quelquefois sur le poids du facteur «identité sexuelle» dans les mécanismes de la sélection scientifique, il ne s'y attarde *jamais*, le négligeant tout à fait au regard de l'origine de classe et des habitus transmis. Aucune hypothèse, même corollaire, dans son ouvrage n'accordera la moindre attention à la modulation des mécanismes de sélection en fonction du sexe.

De son côté, dès les années soixante, l'école américaine de sociologie de la science s'était attachée à décrire avec soin les divers mécanismes de contrôle de la science, en dégageant, pour chacun d'entre eux, la logique interne en fonction des objectifs généraux du système qu'est l'avancée des savoirs constitués.

Pour des auteurs, aujourd'hui classiques, tels Ben David, D. S. Price, Kuhn et les Cole, si la sélection en science semble particulièrement dure à l'endroit des minorités sociales (Noirs, Juifs, femmes, immigrants, etc.), il s'agit d'un effet pervers dans un fonctionnement général qui ne parvient pas à être parfaitement cohérent. Si J. R. et S. Cole, par exemple, entrevoient bien que l'organisation scientifique américaine ou internationale reflète une prédominance «W.A.S.P.» dans les réseaux de communication scientifique, ils ne vont pas toutefois jusqu'à dénoncer l'univers de la science comme étant au service de la reproduction d'une élite sociale dont la science contribuerait à assurer la domination. Pour plusieurs de ces auteurs de l'école américaine, les difficultés d'insertion

qu'ils relèvent, à propos des membres de certains groupes sociaux, sont de la part des membres de ces groupes comme autant de manifestations ou de symptômes d'inadaptation aux normes internes de la science.

Une nuance intéressante et féconde est apportée, toutefois, à ces lignes d'analyse par la théorie des *insiders* et *outsiders* développée par Robert K. Merton dès 1972⁴ dans un article déjà ancien mais particulièrement brillant et incisif. L'analyse présentée par Merton à cette occasion rejoint à plusieurs égards celle de Pierre Bourdieu au point qu'on pourrait tout à fait se demander si le premier n'aurait pas influencé le second⁵... R. Merton part du constat, empiriquement vérifié à maintes reprises, que certains groupes ont un accès monopoliste à des types de savoirs. Ces savoirs sont différenciés et spécialisés selon les groupes sociaux ou les catégories sociales. Dans un modèle social évolué, c'est-à-dire moins rigide et plus perméable à des formes de mobilité individuelle ou collective, on observera, néanmoins, que certains groupes de personnes ont un accès privilégié, disons direct — en particulier par statut de naissance —, à certains savoirs, tandis que d'autres groupes ne pourront y avoir accès que par acquisition de statut «secondaire» (en particulier l'éducation). Cela cependant se fera à un coût personnel beaucoup plus élevé pour les individus appartenant à la seconde catégorie. Les *insiders*, quel que soit le groupe, par opposition aux *outsiders*, sont donc, selon Merton, des personnes partageant un «statut» identique originaire et réunies de ce fait par une alliance «spontanée» construite sur une impression d'homogénéité et de ressemblances que l'on croit «innées».

Répetons que, dans le développement de la sociologie de la science, l'ensemble des analyses présentées par les sociologues et historiens les plus dominants et, corrélativement, les plus illustres ne tiennent à peu près jamais compte de façon centrale des mécanismes de sélection en fonction du sexe. De nouvelles analyses vont cependant émerger, menées par une poignée de femmes qui, aux États-Unis soit à Columbia, soit à Harvard, se trouveront associées à partir de la fin des années soixante aux grandes équipes d'études en histoire ou en sociologie des sciences. C'est à titre de jeunes membres d'équipes de recherche que ces femmes vont entreprendre des études prenant en considération la question de la discrimination en science selon le sexe. Mais, dès le point de départ, ces recherches se verront attribuer un statut scientifique

⁴ R. K. Merton, «Insiders and Outsiders: A Chapter in the Sociology of Knowledge», *American Journal of Sociology*, vol. 37, 1972.

⁵ Aucune reconnaissance de dette au travail particulier de Merton n'est explicitée dans l'ouvrage de Bourdieu. Refoulement? Occultation? Ou tout simplement ignorance de ces travaux?

secondaire quant à leur place tant dans les revues spécialisées que dans les sollicitations théoriques qu'elles pourront par la suite inspirer. Il faudra attendre un délai important avant que, par le mécanisme des citations, on ne reconnaisse à ces recherches pionnières l'importance qui fut la leur. La preuve du statut scientifique secondaire, pour ne pas dire anecdotique, accordé aux démonstrations auxquelles ces études ont abouti se révèle dans le fait qu'elles ne seront même pas reprises à titre d'hypothèses dans les «grandes» études sur la science qui leur feront suite. À commencer par celle de Bourdieu! Pendant une période assez longue, couvrant jusqu'à deux décennies, ces travaux ne feront l'objet de lecture que dans des cercles particuliers de réflexion, ceux se réclamant du féminisme.

En 1964, dans un ouvrage fondateur, puisqu'il était la première étude consacrée en sociologie aux femmes américaines universitaires, J. S. Bernard⁶ insistait sur six points:

- le faible niveau de présence générale des femmes dans les postes universitaires (dans toutes les disciplines);
- la grande disparité de leur distribution selon les champs de spécialisation;
- leur concentration, notable surtout dans les postes inférieurs, et leur profil de carrière tronqué par rapport au profil de carrière moyen d'un homme;
- le fait qu'elles étaient recrutées surtout par des des collèges et universités américaines de moindre prestige;
- le fait qu'elles étaient *majoritairement* originaires de milieux sociaux économiquement et culturellement favorisés;
- le fait, enfin, qu'elles assument en général une lourde tâche d'enseignement par rapport à leur engagement dans la recherche. À cause de leur appartenance à des universités périphériques, les femmes universitaires étaient très souvent isolées des réseaux de leurs pairs.

⁶ J. S. Bernard, *Academic Women*, Pennsylvania State University Press, 1964, 331 p.

Les mesures de la productivité scientifique

Il va sans dire qu'un scientifique n'est pas seulement quelqu'un qui détient un poste dans une institution universitaire. Encore faut-il, pour mériter pleinement le qualificatif de «scientifique», participer à l'avancement des connaissances, et pour ce faire communiquer les résultats de ses travaux, en apparaissant dans les réseaux de la communication scientifique — ces fameux «collèges invisibles», ainsi que les avait qualifiés D. de Solla Price⁷.

Face à la publication, l'inégalité des scientifiques est considérable. L'opinion selon laquelle 80 % des scientifiques ne contribuent à peu près en rien au progrès de la science est courante. Pour certains même, les fantassins obscurs dont le nom n'apparaît à peu près nulle part dans la littérature scientifique, et dont les rares écrits ne font l'objet d'à peu près aucune citation subséquente, sont si négligeables qu'ils pourraient purement et simplement disparaître sans que le progrès de la science n'en soit d'aucune façon affecté. Au milieu des années soixante, D. de Solla Price estimait que près de la moitié des articles scientifiques étaient le fait de moins de 10 % de l'ensemble des auteurs. Pour arriver à ce résultat, Price s'appuyait sur la loi de Lotka (1926) voulant que pour cent auteurs écrivant un article, on n'en compte seulement vingt-cinq qui en écrivent deux, onze qui en écrivent trois, et ainsi de suite.

S'il est évident que les écarts entre les auteurs pour ce qui est de la productivité scientifique sont considérables, il n'en demeure pas moins qu'il est très difficile d'effectuer des mesures ou de construire des indices de productivité vraiment «objectifs». Ainsi, il est difficile de considérer que le seul nombre d'articles publiés par un auteur soit un indicateur suffisamment rigoureux pour mesurer sa productivité. Ainsi, si l'on ne retient que la quantité, ne néglige-t-on pas l'aspect qualitatif et éventuellement innovateur de certaines productions en favorisant par opposition la répétitivité des résultats et des énoncés transmis? Définir des indices complexes de productivité ou des scores synthétisant plusieurs dimensions d'une contribution scientifique est ardu, et cela d'autant plus que les modèles de publication sont hétérogènes et varient beaucoup d'une discipline à l'autre, voire d'une spécialisation à l'autre à l'intérieur d'une même discipline.

Quoi qu'il en soit, les femmes publient en moyenne, aujourd'hui encore, moins que les hommes. Cette moindre productivité, tangible, des femmes est-elle due à une «compétence» moyenne inférieure ou à

⁷ D. de Solla Price, «Networks of Scientific Papers», *Science*, vol. 149, no 30, juillet 1965.

une moindre présence dans les comités de rédaction de revues? Est-elle due, comme le prétendait très tôt Lawrence Kubic⁸ — qui n'est pas seul à imputer au registre psychologique les causes de difficulté —, à une plus grande anxiété des femmes dans un univers hautement compétitif et, conséquemment, à une conflictualité névrotique qui à cette occasion se trouverait réactivée? Lawrence Kubic postule que des facteurs inconscients peuvent amener certains scientifiques à sélectionner des problèmes dont la solution peut exiger plusieurs années et trouve que les femmes semblent plus souvent choisir ce type de questions. Cette hypothèse, bien que sans doute trop simplificatrice, est intéressante à plusieurs égards.

Loin de moi l'intention de sous-estimer la portée de facteurs inconscients qui président de manière universelle, pour chaque personne, tant à ses modes de sublimation qu'à ses mécanismes de défense et donc en l'occurrence à ses choix d'objets de recherche. Mais il me faut souligner, par contre, les implicites de l'auteur quant à ce qui semble constituer pour lui «une normalité» de bon aloi — symptôme d'un être psychiquement mieux équilibré et de surcroît, bénéfique secondaire, mieux «adapté», mieux «normé», plus performant — et le rapport de cette normalité avec le choix fait par le scientifique de travailler sur des objets de recherche plus ou moins bien balisés à l'intérieur de la convention théorique du moment — ou inversement sur des complexités en apparence sans fin. Travailler à résoudre ou à approfondir les problèmes les mieux cernés conceptuellement ou les plus investis selon des paramètres idéologico-politiques conjoncturels peut être plus rentable à court terme du point de vue de la carrière et des apparences de la productivité. Pourtant, ce jugement de l'extérieur, fondé sur les bénéfices apparents liés à la visibilité d'un scientifique dans les réseaux nationaux et internationaux, est une vue infiltrée d'idéologie, convenons-en, pour statuer de façon pondérée sur la valeur «réelle» d'un chercheur. Le paradigme, par-delà la convention théorique qui le sous-tend, est aussi, et avant tout, un réseau de travail socialisé, un système d'alliances entre pairs, un mécanisme de cooptation entre semblables, une division hiérarchique des tâches, un partage géographique des recherches fondamentales et appliquées où la position des uns et des autres n'est peut-être pas tout à fait aléatoire ou fortuite sociologiquement parlant. C'est d'ailleurs précisément ce que les études de Bourdieu ou de Merton s'étaient attachées à démontrer. De surcroît, le paradigme est le reflet d'une conjoncture où politique scientifique et théorie ne vont pas sans s'interpénétrer. Pensons aujourd'hui, à titre d'exemple, à la question fascinante et en même

⁸ L. Kubic, *Neurotic Distortion of the Creative Process*, Kansas, University of Kansas Press, 1958, 151 p.

temps profondément biaisée, lorsqu'on se réfère aux termes qui déterminent sa valorisation politique, qui est celle de la cartographie du génome humain.

Une moindre productivité des femmes?

Si l'on reprend le fil de la littérature de la sociologie des sciences depuis vingt ans, on notera une complexification des interprétations concernant les raisons de la moindre productivité des femmes.

Tout d'abord, on peut retenir l'impression pendant longtemps maintenue que les femmes se sont vu imputer à elles seules la responsabilité de leurs échecs. Cela n'alla pas sans un relatif malaise dans la mesure où on avait assez vite constaté qu'à des tests de quotient intellectuel standardisés de façon à éliminer l'effet de la socialisation selon le sexe, les femmes titulaires d'un doctorat dans des disciplines scientifiques réussissaient légèrement mieux que leurs collègues masculins. Mais restait néanmoins comme explication première les attitudes des femmes elles-mêmes dans le milieu de la science: mal adaptées, moins bons «stratèges», voire insuffisamment motivées, elles paraissaient moins aptes que les hommes à «savoir tirer profit de l'abondance de leurs talents»⁹. Ainsi par exemple, J. R. Cole et S. Cole¹⁰ ou H. Zuckerman et J. R. Cole¹¹ vont suggérer que la rareté des recherches menées par les femmes peut être expliquée par ce qui est, selon leurs propres termes, «la propension» de ces dernières, une fois diplômées, à choisir des postes dans de petites institutions périphériques plutôt que dans de grandes universités ou à travailler dans des spécialisations moins populaires. Churgin¹², de son côté, va déplorer que les femmes fassent «preuve de moins d'initiatives» que les hommes, et en particulier en vue d'obtenir de la notoriété auprès d'un large public. Ainsi note-t-il que, contrairement aux hommes, peu de femmes aux États-Unis écrivent des livres de vulgarisation ou collaborent aux rubriques scientifiques de quotidiens ou de magazines prestigieux comme le *New York Times* et le *Time Magazine*.

⁹ J. R. Cole et S. Cole, *Social Stratification in Science*, Chicago, University of Chicago Press, 1973.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ H. Zuckerman et J. R. Cole, «Women in American Science», *Minerva*, vol. 13, no 1, printemps 1975.

¹² J. R. Churgin, *The New Woman and the Old Academe: Sexism and Higher Education*, New York, Libra Publishers Inc., Roslyn Heights, 1978, 254 p.

Plus sensible, quant à lui, au poids de la socialisation et à celui des rôles appris, Robert K. Merton¹³ mettra très tôt l'accent sur la modestie des femmes et leur propension à s'auto-déprécier. Il fait ressortir la contradiction — entre les façons dont les honneurs sont distribués à l'intérieur du sous-système social qu'est la science et la soi-disant exigence qui, elle, sert de discours-paravent, d'obligation de modestie. Pour Merton, l'ensemble du système est «vicié» et son discours est parfaitement hypocrite, au point que la plupart des scientifiques masculins feront tout pour devenir célèbres, préférant sans l'ombre d'une hésitation être reconnus parce qu'ils sont «les premiers ou les meilleurs» plutôt que pour leur vertueuse modestie. Les femmes par contre, constate Merton, semblent agir beaucoup plus conformément à l'idéologie puritaine «officielle» dans la science et démontrent souvent modestie et humilité dans leurs stratégies de carrière. Mais si un tel comportement correspond à l'idéal officiel de l'éthique scientifique, il n'en est pas moins parfaitement inadéquat dans une activité qui, par ailleurs, est largement définie comme une course de vitesse avec des premiers et des derniers, des gagnants et des perdants¹⁴.

Revenant donc sur ce que l'on a longtemps considéré comme un handicap psychologique des femmes, une première génération de théoriciennes féministes (J. Bernard, C. Safilios Rotschild, B. Reskin, M. L. Aldrich) mettront l'accent sur la difficulté des femmes à s'identifier au rôle de scientifique, à «entrer dans cette peau», alors que dans la famille, des modèles féminins de ce type leur ont manqué. De plus, J. Bernard attirera notre attention sur une des contradictions importantes auxquelles se heurtent les scientifiques. Alors que, dans ce champ, confiance en soi, quête de longue haleine et capacités à reconnaître pour soi-même ce qu'il en est de ses propres aptitudes et réussites et à revendiquer auprès d'autrui la même reconnaissance sont des impératifs de survie, on a longtemps censuré et stigmatisé les femmes qui faisaient preuve de tels traits de caractère, en les traitant de «compétitives» ou «d'arrivistes». Mais à cela J. Bernard ajoutera néanmoins qu'on ne peut que constater une certaine difficulté des femmes à être innovatrices au sens où on peut l'entendre au chapitre de la formation d'hypothèses scientifiques. Elle le comprend, pour sa part, à partir de la socialisation primaire des petites filles et de la définition

¹³ R. K. Merton, *The Sociology of Science*, Chicago, University of Chicago Press, 1973.

¹⁴ F. R. Jevous, *Winner Take All: Case Study of the Double-Helix*, Victoria (Australie), Deakin University, 1979; P. Abir-Am, «Review Section of an Alternative Model of Scientific Behaviour? A Review of an Imagined World», dans J. Woodfield (dir.), *A Story of Scientific Discovery*, New York, Harper and Row, 1982; *Women's Studied International Forum*, vol. 5, no 5, 1982, p. 503-507.

du rôle féminin dont la fonction en est une de «conservation, de stabilisation, d'apaisement». À ses yeux, l'innovation supposerait «une attitude en contradiction avec le rôle proche du pôle émotionnel et expressif qui fut celui des femmes dans la plupart des sociétés».

Le contrôle social de la science

La réflexion fondée sur les conséquences des rôles sexuels et du conditionnement imprimé par l'éducation chez les individus a produit dans l'évolution de la pensée sociologique les éclairages essentiels que l'on sait. Ces acquis d'une analyse féministe de la première heure ne doivent pas faire sous-estimer pour autant le fait que le système scientifique même met en place des mécanismes de contrôle qui ont leur poids propre. Ces mécanismes viennent se superposer à la logique de la socialisation dans le modèle des rôles sexuels traditionnels, amplifiant pour les femmes ce qu'on avait pu considérer comme étant un «handicap» culturel de départ, ou encore un facteur inhibiteur.

Barbara Reskin¹⁵, dans une étude longitudinale de longue durée sur un double échantillon masculin et féminin de chimistes américains ayant obtenu un doctorat entre 1955 et 1961, constatait que les hommes publiaient plus que les femmes certes, mais à un degré moindre que ce que l'on suppose en général. Si la différence pour ce qui est du nombre de publications entre hommes et femmes est surtout marquée dans les cinq premières années qui suivent l'obtention du Ph.D., le point important est que, dans les six années suivantes, les hommes recueillent en moyenne un nombre plus élevé de citations. Ces résultats concernant les citations corroborent les analyses déjà anciennes de A. Ferber et Jane W. Loeb¹⁶ pour qui, même à productivité comparable, les universitaires des deux sexes ne sont pas structurellement reconnus de façon égalitaire.

S'inspirant du principe d'accumulation du profit dans le système capitaliste, Robert K. Merton¹⁷ d'abord, puis J. R. Cole et S. Cole¹⁸ ont noté que c'est sur un petit nombre seulement de scientifiques que se concentre la presque totalité des formes de reconnaissance décernées

¹⁵ B. F. Reskin, «Scientific Productivity, Sex, and Location in the Institution of Sciences», *American Sociological Association*, vol. 83, no 5, 1978.

¹⁶ A. Ferber et J. W. Loeb, «Performance, Rewards and Perceptions of Sex Discrimination Among Male and Female Faculty», *American Journal of Sociology*, vol. 78, no 4, 1973.

¹⁷ R. K. Merton, «The Matthew Effect in Science», *Science*, vol. 159, 1968.

¹⁸ J. R. Cole et S. Cole, *Social Stratification in Science*, ouvr. cité.

dans un champ de spécialisation scientifique. C'est ce que Merton nomme le *Matthew Effect*, tandis que les Cole parlent de «l'hypothèse des avantages cumulés». Cette situation fait que chaque publication additionnelle procure à un scientifique jouissant déjà d'une réputation une visibilité d'autant plus accrue que cette reconnaissance additionnelle pour lui sera soustraite aux autres scientifiques qui n'ont pas encore fait leur marque. Or, s'appuyant à leur tour sur des études longitudinales, Allison et Stewart¹⁹ ont démontré «que la productivité est fortement associée à la reconnaissance reçue» et à partir d'une logique d'enchaînement estiment que la première variable engendre la seconde, qui, à son tour, cause la première. Ils s'entendent avec les Cole pour dire qu'un premier succès donne à un scientifique un avantage certain non seulement dans la compétition académique à venir, mais aussi, plus largement, pour l'obtention d'une reconnaissance sociale débordant largement le champ étroit de la science.

Dans le cas des femmes n'y aurait-il pas une relative inversion dans l'enchaînement des causes et des effets, la reconnaissance non reçue au départ ou plus difficilement acquise — et maintenue ensuite — ayant à plus ou moins long terme une incidence négative sur l'ensemble de la productivité?

S'il semble généralement admis que le système de distribution des récompenses a un effet mobilisateur ou démobilisateur selon les cas, peu d'auteurs ont souligné aussi nettement que P. Bourdieu combien la position sociale d'origine surdétermine les probabilités de réussite. Ainsi, le fait d'être femme pourrait-il être compris en tant que tel comme un caractère social, comme un facteur, au plein sens du terme, de positionnement social. Se surimprime-t-il négativement sur d'autres caractères tels que l'origine de classe ou l'identité ethnique (ce qu'induisaient clairement les constats empiriques de J. Bernard dès 1964)? Et devient-il ainsi un obstacle important à une participation égalitaire des femmes dans certains secteurs d'activité, notamment la science en tant que lieu tout particulièrement marqué par des critères d'élitisme et de sélection?

Quoi qu'il en soit, l'analyse des processus de sélection en sciences laisse pendantes un certain nombre de questions parmi lesquelles nous retiendrons les suivantes: Comment répartir, dans leurs répercussions sur la production des chercheurs, les poids respectifs de ce que l'on nomme «motivation», ou «talent», par rapport aux habitus culturels?

¹⁹ P. D. Allison et J. A. Stewart, «Productivity Differences Among Scientists: Evidence on Accumulative Advantage», *American Sociological Review*, vol. 39, août 1974.

Est-ce que le système d'attribution des récompenses sert la science et son progrès, en accordant à chacun selon son mérite — ce qu'estiment les Cole — ou bien est-il un effet pervers qui renforce en fin de compte une logique sociale discriminatoire dont les fondements sont à saisir en dehors de l'institution scientifique? Ces récompenses sont-elles attribuées en priorité aux «meilleurs» des scientifiques, qui ont mérité les faveurs de l'institution, ou à des scientifiques déjà nantis par la naissance d'une position sociale dominante²⁰? Enfin, jusqu'à quel point le travail des 10 % ou 20 % des scientifiques qui à eux seuls publient la moitié des articles dépend-il du travail des 80 % restants? Indépendamment de la main-d'œuvre et du soutien au travail scientifique que ces «masses obscures» fournissent, ne sont-elles pas, par ailleurs et surtout, «l'instrument destiné à glorifier les élites et à travers [elles] [...] la science elle-même et le défi qu'elle pose aux lois de la nature²¹»?

Qu'est-ce qu'être femme dans le champ symbolique?

Après la lecture de ces pans de littérature sociologique sur la science, et subsidiairement sur la place qui est faite aux femmes, finalement deux facteurs m'ont paru particulièrement «insistants». Facteurs «symptômes», pourrait-on dire, que sont d'une part le poids des habitus, en tant qu'expression concrète, *corporéisée* de surcroît, d'un comportement qui désigne l'appartenance à une référence identitaire et, d'autre part, l'identité sexuelle comme support d'inscription subjectale particulière venant qualifier, différemment selon le sexe, les habitus de classe. Cet énoncé sur *le poids* d'une culture (sexuée?) m'a semblé occuper sociologiquement, et tout particulièrement dans l'œuvre de P. Bourdieu, la place d'un *résidu* laissé opaque, à partir duquel pouvait, devait nécessairement, être relancé un questionnement plus radical sur l'institution scientifique en tant que celle-ci se fait l'expression d'*un ordre social*.

L'apport de la théorisation psychanalytique s'est avéré ici incontournable, dans la mesure où, à partir de l'œuvre freudienne, puis par la suite dans le développement épistémologique interne dont la psychanalyse s'est faite le siège, la question profondément énigmatique

²⁰ J. M. Levy Leblond, ouvr. cité; P. Bourdieu, *Homo Academicus*, ouvr. cité.

²¹ L. Stehelin, «Science(s), Femme(s), idéologie(s)», dans H. Rose et S. Rose (dir.), *L'idéologie de/dans la science*, Paris, Seuil, 1977; J. M. Levy Leblond, ouvr. cité; voir également I. Lasvergnas, *Le corps étranger, la place des femmes dans l'institution scientifique*, thèse de doctorat, département de sociologie, Université de Montréal, 1986.

de la différence entre les sexes a été inscrite à l'origine non seulement de l'individuel, mais également du collectif et du culturel. La reprise de ces questions, et leur «mise au travail», par des théoriciennes françaises, en particulier Luce Irigaray, Sarah Kofman, Piera Aulagnier, Monique Schneider, Monique David-Ménard, a relancé de façon déterminante l'ensemble du débat. L'interrogation sur l'énonciation de la différence a débouché sur la critique épistémologique sans doute la plus radicale qui ait été produite sur la science en tant que mode, lieu et corpus d'énoncés qui ont contribué à la fois à refouler la pensée d'une différence entre les sexes et à promouvoir un ordre «monothéiste» du même, organisé à partir d'un espace imaginaire phallogocentrique²².

Dans le renouvellement de la critique épistémologique interne à la psychanalyse, l'institution sociale a plus que jamais émergé — comme cela avait été le fait originairement et de façon embryonnaire avec Freud — comme la transcription d'un imaginaire, un lieu d'apparence dont les rouages échappent complètement à une détermination volontaire et consciente. Le basculement du regard vers des mécanismes opérants, mais non directement accessibles, a promu *le corps*, en tant que support d'un identitaire, porteur, *transporteur*, de significations extrêmement puissantes en même temps que confuses pour la conscience des acteurs. Le corps socialisé et sexué que permet de penser la psychanalyse déborde de beaucoup le positivisme du corps apparent, domestiqué et dressé à exprimer qu'évoque Bourdieu par le biais de son concept d'*habitus*. Le corps, instance d'inscription subjectale, est un corps palimpseste regorgeant de traces et de sédimentations culturelles.

Dans quel espace imaginaire les femmes sont-elles, à leur insu, cantonnées, y compris, et encore, dans la tradition occidentale? Que mettent-elles en jeu à travers ce que révélerait leur corps propre?

J'avais émis l'hypothèse²³ selon laquelle le corps de la femme *ouvrirait* un rapport particulier dans l'instance de l'échange social. Je voudrais reprendre ici cette hypothèse et la développer quelque peu. En désignant *le corps de la femme* comme instance, pour la femme, non pas tant de définition privée d'elle-même, mais plutôt comme support d'une inscription sociale particulière, je veux désigner ici un fait historique complexe quant à la condensation des significations qu'il transporte. Ce corps de la femme, par la révélation qu'il exprime,

²² L. Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minuit, 1974; L. Irigaray, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Minuit, 1985; J. Derrida, *Éperons, les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, 1978.

²³ I. Lasvergnas, ouvr. cité.

dévoile la position asymétrique qui est celle des femmes dans la filiation, les opposant à ce qui se joue de façon plus linéaire entre hommes, ce qui se joue entre pères et fils. Je dirais que c'est par ce corps que les femmes se révèlent sexuées. Entendons bien ici que l'apparent truisme de cette formulation recouvre un mécanisme souterrain, que la clinique psychanalytique permet de dire sans aucune exagération qu'il est, sourdement, toujours à l'œuvre.

Dans l'œuvre théorique qu'il développe depuis plus de vingt ans sur la question de la filiation en tant qu'ordre symbolique, structurant le *socius*, Pierre Legendre²⁴, en particulier dans ses analyses concernant le droit romain comme droit originaire dans notre culture, souligne que l'ordre de la filiation se joue entre hommes, de père à fils, dans une succession temporelle des places, le fils devenant à son tour père qui transmet à un fils. Dans ce principe de transmission héréditaire, les femmes ne sont pas nommées. Le droit romain les ignore, désignant uniquement des *patres* et des *fili*. Ce droit, dans et par sa terminologie qui les «absentifie», révèle que filles ou mères n'occupent pas de position explicite dans la transmission, non seulement dans la transmission d'un patrimoine fait de biens matériels, mais plus radicalement dans l'ordre de la représentation de ce qui structure le *socius*. Filles ou mères, maintenues *in silencio*, ne sont que des corollaires, ou des attributs, des valeurs ajoutées à ce qui s'échange *générationnellement* de père à fils, ou à gendre. Assimilées, incluses, incises soit comme mères dans le concept et la propriété du *pater*, soit comme sexe indifférencié, négligeable dans sa différence, pris en masse, recouvert, refoulé, dans la *fratrie* des *fili*. Les femmes, en tant que femmes, seraient-elles donc *des annexes* dans la représentation juridique première dans notre culture de ce qu'il en est de la filiation?

Ainsi peut-on comprendre que l'espace attribué — devrait-on dire concédé? — aux femmes dans l'origine de notre culture n'ait été qu'un positionnement spatial nommé à partir du corps féminin, un *gynécée*, territoire purement géographique à la frontière du *socius*. Le maternel et la domesticité qui ont fait suite au gynécée et ont constitué dans nos traditions les lieux culturellement réservés aux femmes comme expression d'elles-mêmes, comme expression de leur *fait de femme*, n'ont peut-être pas vraiment transformé, ni même amoindri, le sens profond du positionnement premier de la femme dans cet ordre social primitif: la place qu'elle occupe est reliée à son corps. Parallèlement,

²⁴ P. Legendre, *Leçons IV, l'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985; P. Legendre et A. Papargeorgiou-Legendre, *Leçon IV, suite 2, Filiation, fondement généalogique de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1990.

le lien intergénérationnel entre femmes est resté noué dans un corps à corps, périphérique à celui du corps de l'enfant à faire et à échanger entre elles aussi, la question de la filiation mère-fille restant ainsi en état d'aporie de la pensée conceptuelle²⁵. Le ressenti, au plus proche de la chair, se refermait sur lui-même sans véritable émergence ni dans l'ordre de la pensée ni *a fortiori* dans celui de la culture et du droit. Par opposition, ce qui s'échange, se transmet entre hommes est un énoncé qui a pris forme dans la *juridictio*, la parole du droit. Non seulement se distingue-t-il du corps, mais il s'élève au-dessus de celui-ci pour devenir de l'héritage, en ce sens que le *juris* permet de donner forme à de l'imaginaire.

Il est essentiel pour la réflexion sociologique contemporaine concernant les rapports entre les sexes de continuer à centrer le questionnement sur la trame symbolique sous-jacente à l'apparence de la scène sociale immédiate, sur ce tissage infrastructural qui sous-tend le lieu des énonciations et des représentations, en tant qu'elles surgissent comme leurres et masques de ce qu'elles contribuent à refouler.

Réinscrire le corps de la femme dans la compréhension de ce qui est l'ordre de la filiation permet de ressaisir que les femmes n'y ont occupé *d'abord* qu'une place corporelle, et non point, *de juridictio*, une place nommément ancrée dans le symbolique. Qu'est-ce qui est, dès lors, transmis aux femmes? Que transportent-elles dans ce legs qui continue à les maintenir en dépit d'elles-mêmes au plus proche du corps? Je dirais qu'elles sont contraintes à *incarner*, terme à laisser résonner transitivement dans sa racine première. Les femmes demeurent l'incarnation, au sens passif et actif du terme, corps-objet et corps-machine. Prisonnières charnelles de ce corps qu'elles ne peuvent que d'autant plus investir qu'il est le signe qui les désigne. Pour formuler les choses autrement, on pourrait dire qu'originellement les femmes sont signe, mais qu'elles n'occupent pas d'emblée une place symbolique. (Incidentement, nous retrouvons ici un des lieux de collusion de la pensée freudienne avec le refoulement inscrit dans l'ordre culturel, lorsque Freud découvrait non sans l'effet de mécanismes de défense importants que la femme «a de la difficulté à occuper une position symbolique dans le social», ou encore qu'elle peut être «obstacle à la culture».)

Comment pour les femmes, individuellement et collectivement, subvertir cet ordre ancien de représentation? Longue marche historique qui ne peut progresser sur la base d'une seule volonté politique. À quel prix, privé, se construit pour la femme l'autorisation à transgresser cette

²⁵ Nous entendons ici l'ensemble de l'œuvre de L. Irigaray.

position originelle, refoulée certes, mais sans nul doute toujours, quelque part opérante? Ici, il est à comprendre pourquoi l'exercice par les femmes du risque d'une parole singulière différenciée s'inscrit nécessairement dans l'ordre de la transgression, selon Luce Irigaray. Ici sont à entendre les réminiscences d'une douleur à peine recouverte dans les travaux théoriques d'une M. Schneider ou d'une E. Fox, Keller²⁶: la femme transporte son corps dans l'ensemble des échanges sociaux, corps qui s'intercale et ne cesse de se dévoiler, corps qui s'imprime encore dans la réceptivité accordée à une pensée qui s'échange. Corps redondant, corps qui résonne. Corps qui produit de l'hétérogène.

À cet égard, la question emblématique de ce texte — La science a-t-elle un sexe? — s'éclaire différemment dès lors qu'on reconnaît la place si particulière qu'occupe la science occidentale et qui confère à cette activité la position de l'énonciation maîtresse: parole-acte qui verrait encore à régir en dernière instance l'ordre des représentations et des savoirs dits supérieurs. Je ne crois pas superflu de rappeler ici les prémisses transportées par l'enseignement socratique. Les disciples du maître à penser sont des *fili*, fils *spirituels* éduqués dans la transmission d'une pensée du même²⁷, liaison homosexuelle qui a pu être tout d'abord explicite dans une Antiquité grecque antérieure, mais liaison homosexuelle au sens de lien de transmission et de filiation de père à fils, que le droit romain s'attachera à symboliser et à rendre latente.

En franchissant la frontière du droit à occuper une parole qui énonce, les femmes contemporaines, qu'elles ne se leurrent pas trop, transgressent encore une barrière ancienne dans l'ordre symbolique. Leur *affranchissement* est loin d'être neutre ou d'aller de soi, car par leur corps — grâce à leur corps? —, elles continuent, en dépit d'elles-mêmes, de révéler un effet d'hétérogénéité, une *différence* dont elles ne savent, parfois littéralement, que faire.

Pour les femmes scientifiques, comment s'identifier? À qui? Et sur quels supports d'idéalisation? Par quels mécanismes internes et externes se construiront les «autorisations» nécessaires alors que tous les pièges des mécanismes de transfert (au sens psychanalytique du terme) s'ouvrent, ici, singuliers et... sexués! Je ne voudrais pas sous-entendre par ces propos qu'il n'existerait au fond aucune voie véritable

²⁶ M. Schneider, «Père ne vois-tu pas...?», *Le père, le maître, le spectre dans l'interprétation des rêves*, Paris, Denoël, 1985; E. Fox-Keller, «Feminism and Science», *Signs, Journal of Women in Culture and Society*, vol. 7, no 3, 1982.

²⁷ D. M. Ménard, «Raison et différence des sexes», communication, au Congrès international de philosophie, Montréal, août 1983.

d'émancipation historique pour les femmes. J'entends plutôt souligner qu'à ce jour seuls les travaux théoriques qui se sont attachés à approfondir la dimension de l'imaginaire en tant qu'il agit comme soubassement de la culture, ont à mon avis apporté un éclairage nouveau à une interrogation et des analyses qui avaient une propension à s'enliser dans un modèle au fond naïvement positiviste.

Le mérite de l'hypothèse examinée ci-dessus — à entendre, vraiment, au sens de piste théorique — n'est pas négligeable. De fait, elle permet d'éviter de réduire au seul plan d'une économie psychique particulière (ce que faisait par exemple L. Kubic) la question des modes de rapport d'un sujet à la sublimation. Tout comme elle permet d'éviter de se réfugier dans l'alibi de la bisexualité inconsciente, comme phénomène, certes, universel, mais que l'on traiterait, dès lors, comme permettant de rendre insignifiante, sur le plan de l'énoncé de la pensée formalisée, la question de la différence des sexes — thèse que défend tout particulièrement F. Collin. On sait que cette auteure mène un réquisitoire très affirmé concernant l'universel de la pensée philosophique, ou autrement dit, sa neutralité, relativement à l'importance de prendre en compte le transport imaginaire ou symbolique d'une quelconque marque, en référence à de la différence des sexes.

L'hypothèse qui s'ancre sur la question du corps comme lieu puissamment métaphorique quant à l'assignation sociale dont il viendra témoigner ramène la question de la portée de la symbolique culturelle — comprise ici comme ce qui met en forme les rapports sociaux — dans la modélisation de l'imaginaire de chaque sujet. À cet égard, cette hypothèse n'est pas sans être profondément redevable à la position de l'anthropologue Maurice Godelier, lorsque celui-ci affirme que ce que la société reproduit n'est rien d'autre que la nécessité impérieuse d'inscrire symboliquement des acteurs dans des rapports sociaux. Très formellement, M. Godelier énonce avec force que ce que la société reproduit ne sont pas des places mais des rapports qui sont «gorgés d'imaginaire²⁸». Prenant appui sur ses recherches sur la société Baruya, il a démontré que ce qui s'inscrit à la racine de la culture est la question de la différence des sexes et de la sexualité, «comme une sorte de fondement cosmique de la subordination, voire de l'oppression des femmes». Ainsi écrivait-il²⁹:

²⁸ Conférence publique, M. Godelier, Société psychanalytique de Paris, novembre 1993, texte inédit.

²⁹ M. Godelier, «Le problème des formes et des fondements de la domination masculine», Paris, *Les Cahiers du Centre d'études et de recherches marxistes*, no 128, 1976.

Pourquoi donc la sexualité ne peut-elle rester en place? Tout se passe comme si elle occupait en permanence plusieurs lieux dans le corps de la société, à la fois le sien, l'endroit où les hommes la «pratiquent» et tous les autres, où elle est appelée à témoigner pour autre chose, où elle vient pour servir à «signifier» [...] ce qui la contraint à se multiplier et à apparaître en d'autres lieux. C'est une nécessité impersonnelle, celle des contraintes qui ne viennent pas de l'inconscient des individus mais de leurs rapports sociaux, ou du moins pour éviter toute équivoque, il faudrait dire des contraintes qui agissent d'autant plus sur et dans l'inconscient des individus qu'ils ignorent les propriétés objectives de leurs rapports sociaux.

En d'autres termes, et en résumé, le travail symbolique transmis par l'héritage culturel imprimerait chez chaque sujet selon son sexe, d'une part, une intériorisation sur le plan imaginaire et, d'autre part, une actualisation sur le plan comportemental de ce qui, socialement, signera la marque de ce sexe.

Sexe imaginaire donc, disons privé d'un certain point de vue, mais aussi sexe porté, incarné par un corps inscrit dans une sémantique culturelle, sexe à l'origine des échanges qui nouent un sujet à son environnement sociétal et l'y inscrit. Sexe qui ira jusqu'à sous-tendre la multiplicité des formes langagières qu'il ou elle empruntera, ainsi que cela peut être régularisé dans n'importe quel sous-système social, et en particulier dans celui qu'exprime l'ordre scientifique. Car l'apport majeur en particulier des œuvres théoriques d'Irigaray, de Godelier ou de Legendre amène à repenser le corps humain en tant qu'il serait le vecteur de ce qui a marqué à l'origine de la culture une différenciation dans le rapport à l'ordre symbolique. Le corps, cette marque première du sujet culturel, doit donc être pensé, non pas à partir de la trop simple apparence de sexualité biologique dont il témoigne, mais plutôt en ce qu'il permet que se remplisse un office de séparation quant à l'inscription subjective dans un ordre de filiation qui est sexué.

L'hypothèse présentée dans ce texte relie donc la question d'un corps servant de support de représentation — support que chaque humain est destiné à incarner — à la question de la science occidentale en tant qu'elle fut originellement constituée comme un lieu d'énonciation qui était aussi et indissociablement un mode de filiation. On pourrait rappeler ici dans des références classiques aussi bien freudiennes que lacaniennes qu'un processus d'institutionnalisation implique une filiation et une affiliation à un référent que Freud puis Lacan nommeront le paternel puis le phallus, cela pour le distinguer radicalement d'un mode d'être plus primitif qui, lui, se réfère au corporel et échappe à l'énonciation. (Nous retrouvons ici, incidemment,

l'intuition embryonnaire de J. Bernard par rapport à ce qu'elle nommait le pôle émotionnel ou affectif.)

L'hypothèse de ce texte parle donc d'une mémoire toute particulière, mémoire dont la trame si elle n'est pas toujours explicite demeurerait sourdement à l'œuvre. Mais plus globalement encore, cette hypothèse vise à redéfinir ce qui est mis en jeu dans les mécanismes de la transmission et de la reproduction sociale. Car ce qui est entendu par reproduction sociale exige le transport d'un ordre symbolique, ordre souterrain que la culture véhicule, aussi bien qu'elle le secrète, alors même que ses prémisses en sont parfaitement oblitérées.

Isabelle LASVERGNAS
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Résumé

Dans ce texte, on confronte quelques-uns des principaux courants d'analyse sociologique concernant le système scientifique en tant qu'il est transmetteur ou producteur de mécanismes particuliers de discrimination. La question de la présence minoritaire des femmes est évaluée à partir des analyses dites «classiques» en sociologie de la science que sont l'école américaine et la théorie de Bourdieu. Ces lectures sont confrontées à l'apport épistémologique que permet la psychanalyse. La question d'une inscription sociale symbolique différenciée selon le sexe des acteurs fait émerger le corps comme vecteur d'une *différance* qui exprime un ordre imaginaire de la filiation et de la généalogie dont la science aurait représenté dans la culture occidentale une des expressions les plus fondamentales.

Mots-clés: système scientifique, mécanismes de discrimination, présence des femmes, ordre symbolique, corps imaginaire, filiation.

Summary

This article addresses some of the main streams of sociological analysis concerning the scientific system as a transmitter and/or producer of discrimination mechanisms. The issue of the minority presence of women is discussed relying on the so-called "classical" approaches to the sociology of science articulated by the American School and Bordieu's theory. These readings are set against the epistemological advantages offered by psychoanalysis. The issue of a

socio-symbolic inscription differentiated as a function of gender shows the body to be a vector of *différance* (Derrida) expressing an imaginary system of filiation and genealogy, and which, in the Western world, finds one of its most fundamental incarnations as science.

Key-words: scientific system, discrimination mechanisms, presence of women, symbolic system, imaginary body, filiation.

Resumen

En este texto se confrontan algunas de las principales corrientes del análisis sociológico relacionadas con el sistema científico como transmisor y/o productor de mecanismos particulares de discriminación. La cuestión de la presencia minoritaria de las mujeres es evaluada a partir de análisis llamados «clásicos» en sociología de las ciencias que son la Escuela americana y la teoría de Bourdieu. Esas lecturas son confrontadas con el aporte epistemológico que permite el psicoanálisis. La cuestión de una inscripción social simbólica diferenciada según el sexo de los actores hace emerger al cuerpo como vector de una *différance* (Derrida) que expresa un orden imaginario de la filiación y de la genealogía en la cual la ciencia habría representado en la cultura occidental una de las expresiones fundamentales.

Palabras claves: sistema científico, mecanismos de discriminación, presencia de las mujeres, orden simbólico, cuerpo imaginario, filiación.